

DOMINIQUE ROUGÉ

Université Pédagogique de Cracovie

Dieu a-t-il besoin du mal ?

ABSTRACT: This article aims to show how devout Christian novelists, and in particular François Mauriac, exploited the theme of evil in order to justify their religious convictions. Such evil, often identified with pleasures of the flesh, can be interpreted as self-indulgent — the protagonists are yearning for any kind of freedom and hence enable these writers (their creators) to uphold their theory. Literary works by François Mauriac, therefore, belong to the category of “committed literature,” with their author becoming God’s advocate who must be exempted from evil.

KEY WORDS: God, evil, sin, flesh, salvation.

En 1950 le réalisateur de cinéma Jean Delannoy adapta le roman *Un recteur de l’île de Sein* de l’écrivain catholique Henri Queffelec et donna comme titre à son film *Dieu a besoin des hommes*. De façon provocatrice nous allons nous demander dans l’article que nous proposons à notre lecteur si les romanciers, désignés, à tort ou à raison, comme des écrivains catholiques et qui nous donnent parfois l’impression de vouloir à tout prix sauver leur héros du péché n’ont pas besoin du mal. D’où la question que nous posons dans le titre de notre article : *Dieu a-t-il besoin du mal ?* Dieu ou son serviteur loyal qu’est le romancier ?

Le philosophe Paul Ricoeur considérait que la question du mal est un défi à la philosophie et à la théologie et il se demandait dans une conférence prononcée en 1985 : « [...] comment peut-on affirmer les trois propositions suivantes : Dieu est tout puissant ; Dieu est absolument bon, pourtant le mal existe » (RICOEUR, P., 1984 : 20). Ce paradoxe, ce scandale pour la raison hantent des philosophes et théologiens comme Kierkegaard mais aussi les romanciers chrétiens qui se donnent pour mission de sauver l’homme et dans le même temps Dieu qui est Amour. Il leur est de ce fait reproché par certains de devenir des écrivains engagés ou des soldats du Christ. Est-il possible de sauver Dieu dont Stendhal disait que « la seule excuse est de ne pas exister » ?

Nous allons nous focaliser dans cet article sur des romanciers français du XX^e siècle (et en particulier sur François Mauriac) qui présentèrent l'enfer que peut devenir pour un être son passage sur la terre pendant lequel les pieds dans la boue il élève ses yeux vers le ciel. Cet être est en proie à la persécution des besoins de la chair qui l'éloignent de la perfection. Des romanciers comme Mauriac nous présentent des enfers personnels qui peuvent sembler insignifiants alors que le siècle où ils vécurent connut deux grandes apocalypses qui pour beaucoup d'humanistes signifièrent la faillite de l'humanité, laquelle ne put demander à Dieu silencieux que : Pourquoi ?

Si Bernanos et Mauriac, deux des principaux représentants de ces romanciers chrétiens participèrent au premier conflit mondial (l'un comme combattant, l'autre comme infirmier) et pendant la deuxième guerre prirent parti sans ambiguïté contre le nazisme, aucun des deux dans son œuvre romanesque n'évoqua les drames issus des deux carnages qui amenèrent certains à faire le procès de Dieu. Si dans les romans de Bernanos l'esprit souffle, si Satan est bien présent dans le combat qu'il mène avec la Grâce, en revanche l'univers de Mauriac comme celui de Julien Green est un huis clos dans lequel l'on étouffe, ce qu'exprime bien un des personnages du roman *L'autre Sommeil* de l'écrivain d'origine américaine :

Car le seul fait de vivre est oppressant et l'on ne s'y habitue sans doute qu'en accomplissant des besognes imbéciles. Mais moi je n'en pouvais plus d'exister.

GREEN, J., 1931

Bernanos disait que « l'enfer c'est de ne plus aimer » et cette incapacité d'aimer affecte nombre des personnages de Mauriac et Green égarés dans *le désert de l'amour*. Le romancier bordelais veut confier ses créatures au Tout Puissant mais pourquoi doit-il les faire tant souffrir ? Pourquoi ce Tout Puissant accepte-t-il ce sadisme ? Y trouve-t-il du plaisir ?

Green comme Mauriac ont présenté la chair comme un obstacle pour accéder au monde des élus mais l'historien chrétien Peter Brown dans son ouvrage *Le renoncement à la chair* explique que cette doctrine qui voue aux gémonies la sensualité est une invention tardive des Pères de l'Église et ne constitue pas un article de foi, qu'elle n'a aucun fondement dans l'Évangile. La relecture des romans de François Mauriac nous a remis en mémoire un aphorisme de Nietzsche pour qui « Le christianisme a fait boire du poison à Eros : il n'en est pas mort, mais il est devenu vicieux » (NIETZSCHE, F., 1993 : 627).

Le Mal est donc la grande affaire d'écrivains chrétiens comme Green et Mauriac car sans sa présence il n'y a pas de sainteté possible et le combat mené contre lui est une lutte de chaque instant. Il n'est pas indifférent que Julien Green ait situé en exergue de *Moïra*, roman de la tentation charnelle, une phrase de Saint François de Sales qui prétend que « La pureté ne se trouve qu'en Paradis et en Enfer », les anges déchus rejoignent donc les élus, le Bien et le Mal se

réconcilient dans l'excès. Marie-Françoise Canérot rapproche Mauriac et Green de Baudelaire qui, épris d'idéal, était entraîné dans les ténèbres. Chez ces deux auteurs comme chez le poète on assiste « à une sacralisation du mal conçu non comme une entorse à un code moral mais comme un acte proprement religieux qui distend le lien entre l'Être et soi, entre l'Amour et soi » (CANÉROT, M.-F., 1993 : 91—92). *Felix Culpa* qui permet le rachat, le mal est un mal nécessaire à la gloire de Dieu, au salut de l'humanité.

En 1923, dans un entretien, Mauriac explique la dialectique qui lui est propre quand il dit : « Il y a dans la chair quelque chose de formidable, de forcené ; je crois que la religion est créatrice de conflit justement parce qu'elle a marqué l'importance extraordinaire du don de la chair [...] La chair nous permet une descente infinie » (BARRÉ, J.-L., 2009 : 345)¹. Ce déchirement entre le bien et le mal rappelle celui que connut Baudelaire mais nous décelons aussi une certaine complaisance dans la peinture qu'en fait Mauriac. Celle-ci amenait Roger Martin du Gard à écrire ironiquement à son confrère :

Je rigole, mon cher Mauriac, je *rigole* quand on fait de vous un écrivain du catholicisme. Il n'y a pas une œuvre d'incrédule ou d'athée où le péché soit plus exalté... Ce sont des livres à damner les saints !... Il crève les yeux que vos tableaux sont peints avec une frénésie, une complaisance, une évidente charnelle tendresse.

BARRÉ, J.-L., 2009 : 345

Nombre de critiques catholiques des années 1920 vont reprocher à Mauriac cette complaisance dans la description du péché, une lascivité implicite et un goût pour les créatures morbides. En effet ils vont dans un langage qui par ailleurs n'est pas dépourvu d'une certaine vulgarité attaquer le romancier et le voir comme un « érotomane » qui se camoufle. Jean Touzot qui se pose en avocat de Mauriac cite quelques-uns des propos fielleux qui lui sont destinés : l'abbé Calvet parle chez lui d'« un nouveau sensualisme trempé d'eau bénite », André Billy définit le romancier comme « sensuel et mystique, il est le romancier du crucifix dans la jarretière ». Pour Johannet Mauriac mêle l'encens à « des gémissements de fauves mal enchaînés » (TOUZOT, J., 1992 : 23—24). Edmond Jaloux emploie un autre ton pour constater à propos des personnages du romancier qu'il y a chez eux

[...] une sorte d'épaisseur charnelle, de vie physiologique devinée plutôt qu'indiquée, de tourment à la fois sexuel et métaphysique. [...] La puissance des

¹ Cette dernière biographie très riche de François Mauriac a suscité beaucoup de commentaires car elle « révèle » un secret de polichinelle, c'est-à-dire l'homosexualité du romancier et le déchirement intérieur qu'elle a engendré en lui. Claude, le fils du romancier dans son journal avait suggéré le drame que vivait son père. Malheureusement quantité de commentateurs ne se sont intéressés qu'à ce point en s'identifiant aux journalistes de la presse à scandale.

tentations est si forte chez eux qu'on se demande s'ils ne croient pas au péché pour mieux souffrir et jouir à la fois de leurs troubles désirs.

JALOUX, E., 1994 : 66

Sans le savoir ces censeurs du romancier qui réclament qu'on mette à l'index ses romans dangereux pour la jeunesse expriment des intuitions freudiennes et rejoignent la critique des anticléricaux qui dénoncent chez les romanciers chrétiens une duplicité qui les amène à rejeter les plaisirs naturels de la sexualité et à érotiser la tentation.

Un demi-siècle plus tard, Michel Foucault parlera de cette volonté de confesser à demi-mots ses péchés mais ne pourra venir à bout de son ouvrage au titre suggestif *Les aveux de la chair*. Toutefois les lignes que nous allons citer semblent bien s'appliquer au contenu des romans de Mauriac et Green :

La pastorale chrétienne cherchait à produire des effets spécifiques sur le désir, par le seul fait de le mettre, intégralement et avec application en discours : effet de maîtrise et de détachement sans doute, mais aussi effet de reconversion spirituelle, de retournement vers Dieu, effet physique de bienheureuse douleur à sentir dans son corps les morsures de la tentation et l'amour qui lui résiste.

FOUCAULT, M., 1976 : 32—33

En 1960 Julien Green dans *Chaque homme dans sa nuit* créera un héros qui traversera la nuit de la vie et du péché de chair pour aller vers la lumière. On ne trouve pas chez Bernanos cette obsession du péché de chair, son œuvre romanesque n'enferme pas ses héros dans *L'univers morbide de la faute* dont parlait Hesnard. Il ne décrit pas le huis clos d'une bourgeoisie catholique de province. En ce qui concerne l'œuvre romanesque de Julien Green seuls *Moïra* et *Chaque homme dans sa nuit* peuvent être comptés au nombre des romans chrétiens, bon nombre de ses romans se rapprochent par leur atmosphère des romans existentiels.

Mauriac va en 1933 répondre à ses détracteurs dans son essai *Le romancier et ses personnages*, il se défendra du même coup et de façon anticipée des critiques que lui adressera Sartre dans son célèbre réquisitoire de 1939 *Monsieur F. Mauriac et la liberté*. Toute sa plaidoirie sera en même temps une auto-accusation, la confession d'une âme tourmentée afin de mieux désarmer les critiques de l'adversaire, ce que plus tard Camus fera avec talent dans *La Chute* dont le personnage du Juge-Pénitent incarne admirablement le rôle d'une *Belle âme*. Mauriac présente le romancier comme un enfant espion des adultes² qui a grandi et qui utilise les résultats de ses traques mais surtout il déclare que « dans l'indi-

² Ce thème de l'enfant qui demeure dans l'adulte a été longuement développé par le psychanalyste hongrois Sandor Ferenczi. Par ailleurs les propos de Mauriac amènent à évoquer l'essai de Marthe Robert *Roman des origines et origines du roman* inspiré par sa lecture de l'article de Freud *Le roman familial des névrosés*.

vidu, le romancier isole et immobilise une passion, et dans le groupe il isole et immobilise un individu» (MAURIAC, F., 1994 : 121). Thérèse, Louis du *Nœud de vipères*, Gabriel des *Anges noirs* seront des victimes d'une passion qui sera décrite par le romancier et, malgré tout ce qu'il prétend, il finira par les ramener au bercail. Mauriac sauve-t-il ses créatures ou plutôt Dieu qui les a abandonnées ? La dialectique de la chute et du rachat nous fait penser à Pascal ou Baudelaire mais les paradoxes qui foisonnent chez le romancier évoquent surtout le Kierkegaard de *Craintes et tremblements*. Cependant le Dieu de Mauriac semble partager avec le romancier une volonté d'emprise sur les humains, une ambivalence qui fait douter de son amour et donner raison à Nietzsche qui voyait le christianisme comme la religion du ressentiment et Pascal comme un suicidé de la raison.

Si Mauriac se défend de se prendre pour le Tout-puissant devant le tribunal imaginaire de ses critiques lorsqu'il écrit au début du *Romancier et ses personnages* : «[...] l'humilité n'est pas la vertu dominante des romanciers. Ils ne craignent pas de prétendre au titre de créateurs ! Les émules de Dieu ! À la vérité, ils en sont les singes» (MAURIAC, F., 1994 : 95), il nous semble cependant qu'il a recours au déni ou à la fausse modestie car il anticipe la réaction défavorable de ses lecteurs au début de *Thérèse Desqueyroux* en écrivant :

Beaucoup s'étonneront que j'aie pu imaginer une créature plus odieuse encore que tous mes autres héros. Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main ? Les «cœurs sur la main» n'ont pas d'histoire ; mais je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un cœur de boue.

MAURIAC, F., 1992 : 283

Mauriac excellera à créer des personnages qui sont possédés par le besoin de faire souffrir, d'humilier telles Mme Cazenave de *Genitrix* ou Paule du *Sagouin*. Ces créatures sont habitées par le Mal mais ce mal leur a été attribué par le romancier afin de les sauver et ainsi d'agir pour la plus grande Gloire de Dieu. Le mal est donc une nécessité pour Dieu ou Mauriac, il en découle donc que l'être humain est nié en tant qu'être libre, ce qui fait dire à Sartre : «Les consciences ne sont pas : elles se font. Ainsi M. Mauriac, en ciselant sa Thérèse *sub speciae aeternitatis*, en fait d'abord une chose» (SARTRE, J.-P., 1948 : 58). Chez les personnages du romancier chrétien comme chez leur créateur la volonté d'emprise sur le prochain, leur négation en tant que sujet de leurs actes fait dire à Nicole Jeammet qui réfléchit sur la problématique de la violence morale en littérature : «La vérité ne peut être qu'en partage, autrement dit, elle ne peut naître que d'une alliance entre l'autre et soi qui ouvre aux capacités de changement» (JEAMMET, N., 2001 : 95).

Chez Mauriac comme chez Green on peut relever une érotisation de la tentation, du combat que mène le personnage avec elle. Théodore Quoniam fait remarquer avec à propos que :

[...] il semble que la vision de Jésus au désert où il fut soumis à la tentation ait suscité dans l'esprit de Mauriac l'image évangélique avec laquelle il confronte certains personnages de ses romans : dévorés par leur passion, réussiront-ils à s'en détacher pour assurer la conquête de leur être ?

QUONIAM, T., 1984 : 103

Le désert est le lieu où l'on est soumis à la tentation mais c'est surtout celui où l'on est confronté à soi-même, à son insignifiance face à l'immensité et où l'on ne peut se mentir ? Au désert les personnages de Mauriac comme ceux des autres romanciers chrétiens prennent un chemin contraire à celui de Zarathoustra.

Si le personnage ne peut se retrouver qu'au désert, confronté à la « misère de l'homme sans Dieu », la vie ressemble à une longue nuit qui précède la délivrance du corps et de ses contingences. *La fin de la nuit* se conclut par les derniers mots de Thérèse ici bas, « La fin de la vie, la fin de la nuit » (MAURIAC, F., 1981 : 211). Julien Green partage cette conception quand il reprend les vers de Victor Hugo « Chaque homme dans sa nuit s'en va vers la lumière » pour donner un titre à un roman dont le héros ne supporte pas son désir sexuel qui l'éloigne de Dieu. Cependant un paradoxe réside dans le fait que c'est parfois au cœur des ténèbres que le héros découvre la lumière, au fond du désespoir qu'il peut jouir du repos. Dans *Léviathan* Julien Green nous confie cette réflexion :

Il y a une étrange satisfaction à toucher le fond du désespoir ; l'excès du malheur procure une espèce de sécurité, havre de grâce pour l'âme naufragée qui n'ose plus croire. Telle détresse morale est l'abri le plus sûr, tel abandonnement le repos.

GREEN, J., 1973 : 235

Toute cette dialectique mise en œuvre par des romanciers comme Mauriac ou Green heurte nombre de lecteurs et pas seulement des athées. Des critiques inspirés de Marx, Nietzsche ou Freud la réduiront à une pensée idéaliste décadente, un ascétisme nihiliste, un masochisme jouissif. Cependant Marie-Françoise Canérot qui prend le parti des écrivains chrétiens constate que « le Mal chez ces romanciers, parce qu'il est la face négative de l'Absolu, possède toujours une présence vertigineuse et troublante » (CANÉROT, M.-F., 1993 : 93). Or c'est cette présence vertigineuse et troublante qui nous interroge, nous conduit à soupçonner une complaisance, une érotisation du Mal chez ces auteurs : nous nous demandons si, d'une certaine façon, la description du Mal ne leur procure pas une jouissance indicible qui se rapproche de celle de la belle âme hégélienne dénonçant le désordre du monde. Nietzsche aurait dit qu'ils salissent la vie. Barbey d'Aurevilly parlait par anticipation de Mauriac ou Green lorsqu'il écrivait :

L'enfer c'est le ciel en creux. Le mot diabolique ou divin appliqué à l'intensité des jouissances, exprime la même chose, c'est-à-dire des sensations qui vont jusqu'au surnaturel.

BARBEY d'AUREVILLY, J., 1988 : 221

Nous encourons le risque de passer pour un des nombreux procureurs qui jugent sans aucune indulgence Mauriac et d'encourir le reproche de confondre les personnages qu'il a inventés avec sa personne, erreur fort répandue. L'écrivain nous décrit un monde désespéré (pour Kierkegaard le désespoir est le péché), un enfer familial et bourgeois où des êtres sont aliénés dans la souffrance. La description de cet univers étouffant révoltait certains chrétiens tels Józef Czapski qui le définissait ainsi : « [...] irrespirable, cruel, rendu avec une force incomparable, le monde d'une religion repoussante, inséparable de la passion de posséder » (CZAPSKI, J., 1991 : 304). Mauriac dans *Le romancier et ses personnages* reprenait à son compte une boutade de Joseph de Maistre qui trahit un profond pessimisme à propos de la nature humaine : « Je ne sais pas ce qu'est la conscience d'une canaille, mais je connais celle d'un honnête homme, et c'est horrible » (MAURIAC, F., 1994 : 129).

Pour nous, Mauriac se caractérise par une complaisance à décrire les turpitudes de l'âme de ses créatures, Paul Soudey exprimait d'une manière polémique notre point de vue en dénonçant chez Mauriac « un mélange d'immoralité fétide et de christianisme malsain qui se complaît dans la piété et le crime pour mieux savourer ensuite les frissons masochistes du repentir » (BARRÉ, J.-L., 2009 : 402). Cette érotisation de la souffrance peut être lue si l'on recourt à la méthode freudienne comme une jouissance ignorée mais nous pouvons aussi y voir une incapacité à aimer la beauté, la santé, la liberté, critique qu'adressait Camus à ce type de christianisme qui ressemble à un dolorisme. Nous pourrions aussi paraphraser la formule de Lacan pour qui « Sade est l'inconscient de Kant » en disant que « Gide est l'inconscient de Mauriac ».

Le héros du romancier catholique doit traverser la nuit de la vie et du péché pour accéder au salut. Le mal le guette à chacun de ses pas et l'univers n'est plus qu'une vallée de larmes dans laquelle toute grâce est absente. S'il a transgressé les lois qui régissent la vie en société il n'est pas tant responsable devant les hommes que devant Dieu, c'est-à-dire devant François Mauriac. Ce qui peut sembler être la transgression fondamentale sur laquelle repose toute l'œuvre romanesque mauriacienne c'est le droit que le romancier s'arroge de décider du Bien et du Mal. Le romancier dans son combat pour la rédemption de ses brebis égarées semble donner raison à André Green qui écrit : « Aimer le mal c'est aimer le détecter, le désigner, le localiser pour trouver matière à l'exterminer, pour penser qu'une fois le mal vaincu et anéanti, le bonheur et le Souverain Bien régneront sans partage » (GREEN, A., 1991 : 387).

Bibliographie

- BARBEY d'AUREVILLY, Jules, 1988 : « *Les diaboliques*, in *Le ciel en creux...*, Milner Max ». *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 38.
- BARRÉ, Jean-Luc, 2009 : *François Mauriac, biographie intime 1*. Paris, Fayard.
- BROWN, Peter, 1995 : *Le renoncement à la chair, Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*. Paris, Gallimard.
- CANÉROT, Marie-Françoise, 1993 : « Quand la foi devient roman... ». *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, Vol. 45, n° 1.
- CZAPSKI, Joseph, 1991 : *Mort de Mauriac*. In : *Tumultes et spectres*. Paris, Noir sur Blanc.
- FOUCAULT, Michel, 1976 : *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.
- GREEN, André, 1991 : « Pourquoi le mal? ». In : *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- GREEN, Julien, 1931 : *L'autre sommeil*. Paris, Gallimard.
- GREEN, Julien, 1950 : *Moiira*. Paris, Plon.
- GREEN, Julien, 1960 : *Chaque homme dans sa nuit*. Paris, Plon.
- GREEN, Julien, 1973 : *Léviathan*. Paris, Plon.
- HESNARD, Angelo, 1950 : *L'univers morbide de la faute*. Paris, PUF.
- JALOUX, Edmond, 1994 : « François Mauriac romancier ». In : MAURIAC, François : *Le romancier et ses personnages*. Paris, Buchet-Chastel.
- JEAMMET, Nicole, 2001 : *Les violences morales*. Paris, Odile Jacob.
- MAURIAC, François, 1981 : « La fin de la nuit ». In : IDEM : *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*. T. 3. Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
- MAURIAC, François, 1992 : « Thérèse Desqueyroux ». In : IDEM : *Œuvres romanesques*. Paris, Librairie générale.
- MAURIAC, François, 1994 : *Le romancier et ses personnages*. Paris, Buchet-Chastel.
- NIETZSCHE, Friedrich, 1993 : *Par-delà le bien et le mal*. In : IDEM : *Œuvres 2*. Paris, Robert Laffont.
- QUONIAM, Théodore, 1984 : *François Mauriac, du péché à la rédemption*. Paris, Téqui.
- RICOEUR, Paul, 1984 : *Le mal. Un défi à la philosophie et à la théologie*. Genève, Labor et Fides.
- SARTRE, Jean-Paul, 1947 : « Monsieur F. Mauriac et la liberté ». In : *Critiques littéraires (situations I)*. Paris, Gallimard.
- TOUZOT, Jean, 1992 : « Préface ». In : F. MAURIAC : *Œuvres romanesques de François Mauriac*. Paris, Librairie générale.

Note bio-bibliographique

Dominique Rougé, maître de conférences à l'Université Pédagogique de Cracovie. Il enseigne le français écrit et la théorie de la traduction littéraire. Doctorat soutenu en 2005 sur les traductions françaises d'Adam Zagajewski. Il a achevé la rédaction d'une thèse d'habilitation à propos des écrits de fous et de leur lecture par les psychiatres et psychanalystes.